

Blanchot, Wittgenstein, Nagarjuna même combat

La question du langage et de l'au-delà du langage en lien avec la réalité ultime bouddhiste pointe vers une question universelle : vacuité ou pas vacuité ?

Dans la pensée bouddhique, particulièrement celle de Nāgārjuna, le samsara (le cycle des existences conditionnées) et le nirvana (l'extinction de la souffrance) ne sont pas deux réalités séparées mais deux perspectives sur la même réalité. Nāgārjuna affirme dans ses Stances du Milieu par Excellence (Mūlamadhyamakakārikā) que "il n'y a pas la moindre différence entre le samsara et le nirvana" (chapitre 25, verset 19).



Cette vision non-dualiste suggère que la réalité ultime (śūnyatā, la vacuité) n'est pas séparée du monde phénoménal, mais constitue sa nature profonde. Le samsara devient ainsi le véhicule même par lequel on peut accéder au nirvana, non pas en s'en échappant, mais en le comprenant profondément.

Le langage joue un rôle crucial dans cette dynamique. Pour Nāgārjuna, le langage est à la fois un obstacle et un outil. D'une part, il génère des conceptions dualistes qui nous maintiennent dans l'illusion; d'autre part, c'est par le langage (notamment la dialectique madhyamaka) qu'on peut déconstruire ces mêmes illusions. Le paradoxe est que le langage doit être utilisé pour montrer ses propres limites et pointer vers ce qui le dépasse.

Ce paradoxe trouve un écho frappant dans la pensée de Maurice Blanchot. Pour Blanchot, la littérature authentique est précisément celle qui met en question le langage lui-même, qui fait l'expérience de ses limites. Dans "L'Espace littéraire", Blanchot explore comment l'écriture peut devenir l'expérience de ce qu'il nomme "le dehors" - une sorte d'absence ou de vide qui échappe à toute nomination directe.



La littérature, selon Blanchot, a cette capacité unique de "montrer ce qui ne peut être dit". Non pas en le représentant directement (ce qui serait impossible), mais en créant un espace où le langage se retourne contre lui-même, où il s'efface pour laisser entrevoir ce qui le dépasse. C'est dans cette disparition, dans cet effacement, que quelque chose de l'indicible peut se manifester.

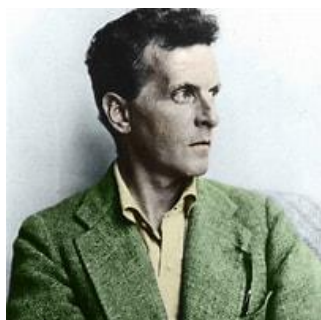
On pourrait ainsi établir un parallèle entre:

- La dialectique de Nāgārjuna qui utilise le langage conceptuel pour aller au-delà des concepts

- La littérature selon Blanchot qui utilise les mots pour pointer vers ce qui échappe aux mots

Cette approche nous invite à considérer le langage non comme un simple outil de description, mais comme un espace d'expérience où, par la négation et le paradoxe, l'indicible peut se manifester indirectement, comme une présence-absence qui constitue peut-être l'expérience la plus authentique de la réalité ultime.

L'au-delà du langage peut également être exploré à travers la philosophie de Ludwig Wittgenstein, dont la pensée offre un pont remarquable entre la tradition philosophique occidentale et la vision bouddhique de Nāgārjuna, tout en résonnant avec les intuitions littéraires de Maurice Blanchot.



Dans le *Tractatus Logico-Philosophicus*, Wittgenstein affirme que "les limites de mon langage signifient les limites de mon monde", puis conclut par la célèbre proposition: "Ce dont on ne peut parler, il faut le taire." Cette tension entre le dicible et l'indicible est fondamentale dans sa philosophie. Pour Wittgenstein, le langage peut décrire des états de choses dans le monde, mais il ne peut pas exprimer certaines vérités métaphysiques, éthiques ou existentielles - celles-ci se "montrent" mais ne peuvent être "dites".

Cette distinction entre "dire" et "montrer" fait écho à la dialectique madhyamaka de Nāgārjuna. Tout comme Nāgārjuna utilise le langage pour déconstruire les vues erronées et montrer indirectement la vacuité (*śūnyatā*), Wittgenstein emploie des propositions qui s'auto-transcendent, qui pointent au-delà d'elles-mêmes. Le philosophe autrichien reconnaît que son propre texte doit être dépassé: "Mes propositions servent d'éclaircissements de la façon suivante: celui qui me comprend les reconnaît à la fin comme dépourvues de sens, lorsqu'il est monté par elles - sur elles - au-delà d'elles."

Cette image de l'échelle qui doit être jetée après qu'on l'a gravie rappelle l'approche bouddhique du dharma comme un radeau qu'il faut abandonner une fois l'autre rive atteinte. Dans les deux cas, le moyen (langage, concepts) n'est pas une fin en soi mais un véhicule pour une réalisation qui transcende ce moyen.

Le "second" Wittgenstein des *Recherches philosophiques* approfondit cette réflexion en introduisant la notion de "jeux de langage" ancrés dans des "formes de vie". Cette vision contextuelle du sens peut être mise en parallèle avec la théorie de la coproduction conditionnée (*pratīyasamutpāda*) de Nāgārjuna: les mots et les concepts n'ont pas d'essence propre mais existent dans un réseau d'interdépendances. Ils sont "vides" de nature propre tout en étant fonctionnels dans leur contexte.

Blanchot, Wittgenstein et Nāgārjuna partagent ainsi une intuition commune: le langage ordinaire, conventionnel (que Nāgārjuna nommerait *saṃvṛti-satya*, la vérité conventionnelle) peut être utilisé pour indiquer ce qui le dépasse, non en le représentant directement, mais en créant un espace où ses propres limites deviennent manifestes.

L'expérience littéraire selon Blanchot, où les mots s'effacent pour laisser entrevoir "le dehors", rejoint le silence significatif de Wittgenstein et la vacuité révélatrice de Nāgārjuna. Dans tous les cas, il s'agit de faire du *samsara* (le monde des signes, des concepts, du langage) le lieu même où peut se manifester, comme une absence présente, la réalité ultime qui échappe à toute nomination directe.

Cette convergence suggère que l'au-delà du langage n'est pas un domaine transcendant séparé de notre expérience ordinaire, mais la dimension profonde de cette expérience même, accessible précisément lorsque le langage, poussé à ses limites, révèle ce qu'il ne peut contenir tout en le montrant indirectement.